Léon est parti, demeurent Emma et le Maggi

Poésie » Avec *Emma au jardin*, son deuxième recueil, Matthieu Corpataux nimbe son esthétique prosaïque d'une tendresse soigneusement travaillée. Vernissage jeudi.

Le sucre est devenu Assugrin mais rien d'édulcoré, que l'on se rassure, dans la poétique de Matthieu Corpataux. Simplement, avec les ans et le «diable-diabète», il faut se méfier des flatteurs ingrédients et si *Sucres* (2020), son premier recueil, pouvait parfois mettre sa langue à toutes les sauces, l'écrivain fribourgeois trouve ici le juste équilibre des saveurs et textures; il trouve ici sa voix.

La douceur domine certes dans *Emma au jardin*, recueil pour lequel l'auteur a bénéficié en 2021 d'une bourse d'encouragement à l'écriture de l'Etat de Fribourg. C'est le portrait, fictionnalisé on s'en doute, d'une grand-mère régissant sa roseraie comme ses souvenirs. Une huitantaine de poèmes, à la mesure de son âge peut-être, pour dire le territoire modeste d'une douleur fleurie de mélancolie; existence persistante dont la nécessité pourtant s'épuise, abrasée aux petits riens du quotidien, un genou qui lâche comme la mémoire, un lit à moitié froid car Léon est parti – lui qui arrosait ses pâtes de Maggi dont ne reste, petit cénotaphe domestique, que le flacon vide.

Poésie narrative fidèle à cette veine contemporaine qui, cessant de s'autoréfléchir, préfère aux abstractions voulues lyriques une concrétude figurative, mais dont la simplicité apparente ici ne cède en rien à l'exigence formelle. Car si les poèmes se succèdent organiquement, où un «Ah oui» répond à l'oubli de la page précédente, ils sont autant d'unités autonomes diversement mais soigneusement rythmées, parfois rimées. Quatrain en alexandrins, sonnet conclusif comme dans *Sucres*, enjambements, élisions: c'est un catalogue de versification mais qui n'est jamais dupe de son classicisme, et en joue volontiers, faisant des discordances entre métrique et syntaxe le lieu d'un humour qui, habilement, tempère la nostalgie.

Douceur travaillée, donc, en équilibre mais aussi mouvement: alors que son premier recueil puisait dans le particulier pour accéder à l'universel, le geste du poète semble ici s'inverser, où le personnage de cette grand-mère d'abord générique – assez tout du moins pour se farcir *Top Models* – tend peu à peu à l'intime, avec l'apparition progressive de noms propres (Pierrot notre cuistot étoilé, un mystérieux Isaac), jusqu'au surgissement final du Je.

Car un portrait procède toujours d'un regard. Comme si *Emma au jardin* était un tableau vivant autant qu'un prélude au deuil, tendre et subtil, signé d'un petit-fils et diffusant sa lumière ainsi qu'une «ampoule à très basse consolation». » **THIERRY RABOUD**

> **Matthieu Corpataux,** *Emma au jardin*, Ed. Empreintes, 104 pp.

> Vernissage 19 octobre dès 18 h 30, librairie Albert le Grand, Fribourg.